

Anthropologie et Sociétés



Angela PROCOLI (dir.), *Workers and Narratives of Survival in Europe. The Management of Precariousness at the End of the Twentieth Century*. Albany, State University of New York Press, 2004, 223 p., réf., index.

Yolande Pelchat

Volume 29, numéro 2, 2005

Le mythe aujourd'hui

Myths Today

El Mito Hoy En Día

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/011909ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/011909ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pelchat, Y. (2005). Compte rendu de [Angela PROCOLI (dir.), *Workers and Narratives of Survival in Europe. The Management of Precariousness at the End of the Twentieth Century*. Albany, State University of New York Press, 2004, 223 p., réf., index.] *Anthropologie et Sociétés*, 29(2), 200-202. <https://doi.org/10.7202/011909ar>

instable et temporaire, où les employeurs sont « invisibles », intouchables et inaccessibles, et où le travail de la plantation est profondément transformé, brisant le lien identitaire que les paysans entretenaient avec ce mode de vie.

L'ouvrage de Striffler est une contribution originale et intéressante aux récentes études sur la paysannerie et les sociétés rurales. En effet, il s'inscrit dans la foulée des ouvrages traitant du monde paysan comme un ensemble multidimensionnel, où les paysans ont plusieurs voix et ne représentent pas un bloc monolithique. De la même manière, le Capital et l'État sont présentés comme étant des groupes hétérogènes ; l'*agency* des acteurs y est explicitée, et non pas décrite comme une caractéristique propre uniquement à la paysannerie. L'État et le Capital sont présentés comme fragmentés, à travers entre autres des représentants des compagnies contractantes et de l'État, des petits entrepreneurs locaux, des fraudeurs, ministres, membres de la force de police locale, inspecteurs et officiers de réforme agraire. Cet ouvrage, qui intéressera tous ceux qui s'intéressent à la paysannerie et à l'économie politique, est nécessaire et actuel. Il resitue et affine la notion de pénétration du capital dans les secteurs agraires et démontre la pertinence de ce genre d'études dans le contexte actuel.

Sabrina Doyon (*Sabrina.Doyon@ant.ulaval.ca*)
 Département d'anthropologie
 Université Laval
 Québec (Québec) G1K 7P4
 Canada

Angela PROCOLI (dir.), *Workers and Narratives of Survival in Europe. The Management of Precariousness at the End of the Twentieth Century*. Albany, State University of New York Press, 2004, 223 p., réf., index.

On ne peut qu'approuver l'initiative prise par la directrice de cet ouvrage : celle de réunir, autour du thème de la précarité de l'emploi, un ensemble de textes à portée ethnographique. La plupart de ces textes sont des versions révisées de conférences présentées dans le cadre de deux colloques de l'Association européenne d'anthropologues sociaux qui se sont tenus respectivement en septembre 1998 et en juillet 2000, le premier intitulé « The End of Work, Illusion or Reality, Nightmare or New Utopia : What Do Anthropologists Have to Say About It? » et le deuxième « Extreme Situations : Case Studies in Survival ».

Un premier coup d'œil à la table des matières permet d'apprécier rapidement la pluralité et la diversité des situations de précarité d'emploi étudiées par les neuf chercheurs, tous formés à l'anthropologie sociale, dont les textes ont été regroupés dans cet ouvrage. Le passage d'un texte à l'autre impose des déplacements de tous ordres : de Londres à Naples en passant par Valencia ou Dziekanowice ; des travailleuses du sexe aux agriculteurs, aux mineurs ou encore aux travailleurs de petites manufactures de chaussures ; des sociétés capitalistes aux sociétés postcommunistes ; etc. Mais loin de dérouter, cette diversité des situations étudiées procure au lecteur un passionnant « voyage » au cours duquel lui sont racontées des expériences de travail fort différentes sans jamais que ne se brise le fil qui constitue le cadre

d'analyse de ces expériences : l'entreprise de construction-reconstruction d'une identité fragilisée, précarisée, voire bafouée à laquelle s'adonnent les travailleurs et les travailleuses.

Dans cette entreprise de construction-reconstruction identitaire, les catégories se déplacent et se chargent d'un sens nouveau. Les différentes études de cas montrent, chacune à sa façon, comment des rapports de production marqués par la précarité pénètrent la communauté et la famille, retravaillent les interactions et déplacent les repères identitaires et les lignes de démarcation entre, par exemple : le professionnel et le personnel (comme dans les cas des travailleuses du sexe – dont l'expérience est habilement mise en récit par S. Day – qui accorde un « statut particulier » à un client) ; le masculin et le féminin (comme dans le cas des travailleurs des mines de charbon – dont traite R.-M. Diedrich – qui associent masculinité et métier de mineur) ; le même et l'étranger (comme dans le cas des russes d'origine allemande qui retournent en Allemagne et font face, comme le note Römheld, à un processus d'« ethnicisation » qui participe à leur exclusion du marché de l'emploi).

Ainsi, il ne faudra pas chercher dans cet ouvrage une étude des différents facteurs qui contribuent à la précarisation ni une mesure de l'évolution de la précarité dans l'Europe contemporaine. Comme a pris soin de le rappeler A. Procoli : « To understand how people have managed to survive, one must look beyond statistical data and explore the underground of unregulated work and trafficking in one form or another » (p. 3). C'est avant tout l'*expérience* de la précarité, l'incertitude telle que la perçoivent les personnes qui la vivent, qui est mise en lumière par chacun des textes. C'est en tant que productrice de culture et de rapport social que cette expérience prend toute son importance et en fait un véritable objet anthropologique. Pris dans leur ensemble, les textes réunis donnent à voir les multiples imbrications des diverses sphères de la vie humaine au point où les conceptions du travail en tant que sphère singulière et isolable deviennent en quelque sorte des objets à déconstruire. On pourra certes y voir là une avenue permettant de poursuivre et d'enrichir la réflexion et le débat sur « la fin du travail ».

Pour des raisons d'espace, il m'est impossible de mettre en valeur la contribution spécifique de chacun des textes. Le texte d'introduction rédigé par A. Procoli en donne un bon aperçu, malgré la place, un peu trop grande à mes yeux, qui est faite aux stratégies de survie dans l'interprétation des diverses expériences de la précarité. Jumelée à l'expression « Management de la précarité » qui est utilisée dans le sous-titre de l'ouvrage, cette insistance sur les stratégies de survie me laisse perplexe. De manière à assurer que l'expérience de la précarité ne soit réduite à un simple travail de gestion et au développement de stratégies, il m'aurait semblé plus judicieux, et plus prudent aussi, ne pas céder à ce qui apparaît être davantage qu'une mode sémantique. Au moment où, pour reprendre les termes de V. de Gaulejac, « tout se gère, les villes, les administrations, les institutions, mais également la famille, les relations amoureuses, la sexualité [...] », ne faut-il pas résister à cette emprise de la logique gestionnaire et travailler sans cesse à construire un récit de la précarité qui fait place aux ambiguïtés, aux incertitudes, aux détours qui marquent l'*expérience* de la précarité. C'est précisément ce qu'ont si bien réussi les anthropologues dont les travaux sont réunis dans cet ouvrage.

Référence

GAULEJAC V. de, 2005, *La société malade de la gestion. Idéologie gestionnaire, pouvoir managérial et harcèlement social*. Paris, Éditions du Seuil.

Yolande Pelchat (yolande.pelchat@cchvdr.qc.ca)
 Centre de santé et de services sociaux Québec-Sud
 Direction de la recherche et de l'enseignement
 55, chemin Sainte-Foy
 Québec (Québec) G1R 1S9Canada

Lucie K. MORISSET et Luc NOPPEN (dir.), *Identités urbaines. Échos de Montréal*. Québec, Éditions Nota bene, 2003, 318 p., réf.

Fruit d'un séminaire pluridisciplinaire organisé conjointement par le Centre interuniversitaire d'études sur les lettres et les traditions (CÉLAT) et le Département d'études urbaines et touristiques de l'UQÀM, cet ouvrage offre une réflexion sur les liens théoriques et pratiques entre villes et identités. Lucie K. Morisset, Luc Noppen et leurs collègues conçoivent ces « identités urbaines » au sens large, à la lumière de la mondialisation et d'une certaine postmodernité. Elles sont changeantes, plurielles, démultipliées et fragmentées. L'ouvrage est à cette image, rassemblant plus d'une quinzaine de textes très variés autour de cette problématique. Devant l'impossibilité de rendre justice à l'ensemble de ces contributions, nous nous sommes attardé à celles qui nous semblent le mieux représenter les différentes perspectives avancées dans l'ouvrage.

Faisant écho à nos propres réserves, Olivier Lazzarotti fait état dès le départ de la popularité, de la richesse, mais aussi de l'ambivalence du concept d'identité. Mettant la géographie au service des questionnements que soulève le rapport de l'identité à la ville, il utilise le cas de la ville française d'Amiens pour explorer l'évolution des idées de ville et d'urbanité. Postulant que le déclin relatif de ce centre urbain à partir du 19^e siècle s'explique par un « déficit d'urbanité » qui en a fait une « ville sans centre », il étudie et critique les efforts plus récents des élites municipales pour urbaniser Amiens en la dotant d'une nouvelle centralité. Selon Lazzarotti, ce projet se heurte à une notion changeante d'urbanité, qui passe de plus en plus par la mobilité des populations, par leur accès aux différents pôles des villes décentrées que favorise la mondialisation.

En s'intéressant aux efforts de restauration de la Vieille Havane, Alain Caron aborde sous un angle moins théorique un autre cas fascinant de mutation d'une identité urbaine. Étudiant la mise en œuvre de ces projets et les discours qui les entourent et les justifient, il met à jour un processus dominé par les tensions persistantes entre les idéaux du régime castriste et les impératifs d'une économie qui dépend de plus en plus étroitement du tourisme. Il en résulte un équilibre toujours incertain entre la « muséification » identitaire de la Vieille Havane et l'aménagement d'un milieu de vie qui réponde aux aspirations des habitants de ce quartier.